

CHAPITRE SIXIÈME.

PREMIÈRE PARTIE DES VACANCES DE 1714, JUSQU'À
L'ENTREVUE DE MONTFORT AVEC M. BLAIN, À ROUEN.

LA saison favorable aux missions étoit passée; on se trouvoit déjà aux derniers jours de juillet, lorsque celle de Roussay finit. Montfort profita encore cette année du temps des vacances pour faire un long voyage, et, quoiqu'on n'en connoisse pas bien les motifs, on ne peut douter qu'il n'eût, aussi bien que celui de l'année précédente, la gloire de Dieu et le salut des âmes pour objet principal. Le voyageur apostolique n'étoit pas éloigné de Nantes, c'est vers cette ville qu'il dirigea ses premiers pas. Il n'y resta que peu de jours, qui furent employés à pourvoir au bien des incurables logés dans sa petite maison de la Providence, et à ranimer dans la ferveur les personnes qu'il avoit autrefois converties ou engagées dans la voie de la perfection, par-

ticulièrement celles dont il avoit formé, dans la paroisse Saint-Similien, l'association des Amis de la Croix. De Nantes, il se rendit à Rennes, où il fit une retraite de huit ou dix jours. Il paroît que la croix y fut le principal objet de ses méditations; car c'est alors que, pour se consoler de n'avoir pu parler publiquement à ses *chers Amis de la Croix*, à Nantes, il leur écrivit cette admirable lettre qu'on croiroit tombée de la main de saint Paul, tant elle respire les sentimens de ce grand apôtre. L'homme de Dieu nous y montre son cœur à découvert: on y voit comme un débordement de cet amour de la croix qui le transportoit. Les paroles se pressent sous sa plume, toujours fortes, et toujours trop foibles à son gré. C'est en entier qu'il faut lire cette lettre, pour se faire une juste idée de la sublimité des pensées, de la vivacité des sentimens et de l'originalité du style. Elle sera citée presque en entier à la suite de cette histoire.

Montfort quitta Rennes très-peu de jours après sa retraite, mais ce ne fut pas néanmoins sans y avoir fait beaucoup de bien à plusieurs personnes, et surtout à M. Dorville, subdélégué de l'intendant de Bretagne. Le pieux voyageur étoit allé chez lui pour y voir M. le

marquis de Magnane, homme de grande vertu, qu'il connoissoit particulièrement, et dont nous aurons occasion de parler dans la suite. Le marquis conduisit son ami dans le jardin, afin de s'entretenir plus librement avec lui de quelques affaires de conscience. Ils n'y furent pas long-temps seuls. Quand on sut quel étoit ce prêtre, toute la compagnie, à l'exception de M. Dorville, ne tarda pas à les joindre. Le missionnaire leur parla de Dieu d'une manière si touchante, qu'ils en étoient comme hors d'eux-mêmes. Ils l'écoutèrent ainsi plusieurs heures, sans presque s'en apercevoir.

A la fin, il vint dans l'esprit de la dame du logis de demander au saint prêtres'il avoit diné, et sur sa réponse qu'il étoit encore à jeun, on le fit rentrer dans la maison, pour y prendre quelque nourriture. M. Dorville crut qu'il étoit de la politesse de lui tenir compagnie. L'homme de Dieu qui, sans doute, étoit encore tout rempli de ce qu'il venoit de dire, commença par lui demander *s'il étoit bien dévot à la sainte Vierge*. Puis, tirant de sa poche une petite statue de la Vierge, faite de buis, qu'il portoit toujours sur lui, et que l'on conserve encore, il la mit sur la table, remercia l'auguste

mère de Dieu de ce qu'elle avoit inspiré à ses serviteurs de pourvoir à ses besoins, et la pria de la manière la plus touchante, de verser ses bénédictions sur cette maison, en récompense de la charité qu'on y exerçoit envers un pauvre de Jésus-Christ. Sa prière ne tarda pas à être exaucée. M. Dorville, qui d'abord ne savoit que penser d'un pareil début, n'eut pas plus tôt lié conversation avec le saint prêtre, qu'il conçut pour lui la plus haute estime. Ses paroles faisoient sur son esprit une impression qu'il n'avoit encore jamais éprouvée. Bientôt il se trouva changé en un autre homme, s'engagea dès lors à réciter tous les jours le saint rosaire, et pria l'homme de Dieu de lui servir de guide dans la voie du salut.

En quittant Rennes, Montfort prit la route d'Avranches, et arriva dans cette ville le 14 du mois d'août. Comme il étoit déjà tard, il ne put se présenter que le lendemain matin devant l'évêque, pour en obtenir l'autorisation de dire la messe. Il fut fort mal reçu. L'évêque, encore indigné d'avoir été tout récemment trompé par deux aventuriers munis des certificats d'un ordre respectable, ne voulut tenir aucun compte de ceux des évêques de Nantes et de La Rochelle, dont Montfort étoit

porteur. Il lui dit que, loin de l'autoriser à exercer le saint ministère en son diocèse, il l'invitoit à en sortir au plus tôt. Le saint voyageur reçut cet ordre sans qu'il parût sur son visage la moindre altération. Une seule chose l'eût peiné sensiblement, c'eût été d'être privé de dire la messe un jour aussi cher à sa piété que celui de l'Assomption; mais sans perdre de temps, il loua un cheval, et gagna en poste le diocèse de Coutances. Arrivé à Ville-Dieu, avant midi, il obtint du curé de cette paroisse la permission de célébrer les saints mystères dans son église. Il ne tarda pas à continuer sa route, et se dirigea vers Saint-Lô, avec un jeune homme, appelé frère Nicolas, qui l'accompagnait dans ce voyage. La nuit les surprit bien fatigués près d'un village, où ils allèrent demander la nourriture et le couvert; mais on leur refusa tout, et il leur fallut passer la nuit au pied d'un poteau, surmonté d'une main qui tenoit une petite croix. Le lieu n'étoit pas fort propre à reposer des hommes épuisés de fatigue et de faim. Montfort n'y pouvant dormir sut employer autrement son temps. Cette image d'une main tenant une croix, rayonna à son imagination, et lui inspira une foule d'idées dont

il composa sur-le-champ le cantique : *J'ai partout la Croix à la main*. Les voyageurs se rendirent le lendemain matin à Saint-Lô.

La première visite de Montfort fut à la fervente communauté du Bon Sauveur, récemment fondée par madame Du Manoir. Il y fit rencontre d'un jeune et digne prêtre, M. Le François, alors vicaire, et depuis curé de Saint-Lô, lequel, sans l'avoir jamais vu, le vénéroit déjà comme un saint, d'après tout ce qu'il en avoit ouï dire en Bretagne. Afin de le retenir au moins quelque temps dans la ville, M. Le François se chargea d'occuper son zèle, et commença par le conduire à l'hôpital, où l'homme de Dieu convint de donner une retraite aux pauvres. Mais bientôt il fallut changer cette retraite dans une mission en règle pour toute la ville. L'évêque de Coutances accorda tous les pouvoirs nécessaires. Dès son premier sermon, le missionnaire parut envoyé de Dieu pour mettre un terme aux désordres qui régnoient dans Saint-Lô. Bientôt on accourut en foule pour l'entendre, et des personnes de tout état, ecclésiastiques et autres, se demandoient avec étonnement : « Quel est donc cet étranger qui vient d'arriver en notre ville, n'ayant en main qu'un

» bâton, et qui se fait déjà suivre avec tant
» d'empressement? » Mais si de tels succès
furent pour plusieurs un sujet de joie, ils ne
firent qu'exciter en d'autres le sentiment de
la haine ou de la jalousie. On s'efforça d'in-
disposer l'évêque de Coutances contre le pré-
dicateur, et on parvint à lui faire retirer ses
pouvoirs; mais ce fut assez à l'homme de Dieu
d'un moment d'entretien avec l'évêque pour
recouvrer aussitôt ses bonnes grâces et l'appui
de son autorité.

La mission de Saint-Lô est peut-être celle
où Montfort a donné des preuves plus écla-
tantes de la justesse de son esprit et de l'éten-
due de sa science. On l'engagea à faire des
conférences, où l'on pourroit, à son gré, lui
proposer des difficultés sur toutes sortes de
matières, et il s'en acquitta de la manière la
plus honorable pour lui, et la plus utile pour
le prochain. Un jour, plusieurs prêtres et re-
ligieux, dont nous n'examinerons pas le mo-
tif, concertèrent entre eux d'embarrasser le
missionnaire, et de le pousser à bout. Ils pou-
voient croire que, pour y réussir, il ne seroit
pas besoin de toute leur habileté. Cependant
ils y mirent tous leurs soins, et se rendirent à
l'église, munis des argumens les plus forts.

Une difficulté n'étoit pas résolue, qu'une
autre étoit présentée. Ce n'étoit plus une con-
férence, mais une dispute en forme, où le pré-
dicateur avoit à répondre, sans préparation,
à plusieurs docteurs, dont l'attaque étoit pré-
méditée. Tout l'auditoire étoit en suspens, et
quelque idée que l'on eût du conférencier, on
n'espéroit pas qu'il pût répondre à tout. Ce-
pendant il le fit avec une habileté qui ne le
cédait qu'à sa modestie. L'admiration fut gé-
nérale. Le saint prêtre eût été peu touché de
cette réputation, si elle n'eût dû contribuer à
la conversion des pécheurs. Mais après que sa
science les avoit attirés à lui, sa sainteté les
portoit à Dieu, et le confessionnal achevoit ce
que la chaire avoit commencé. La mission fut
des plus heureuses, et se termina par la plan-
tation solennelle d'une croix. Voici le témoi-
gnage qu'en rendoit M. Le François, plus de
quarante ans après : « Il me seroit impossible,
» dit-il, d'exprimer tout le bien que M. de
» Montfort fit à Saint-Lô, les conversions qu'il
» y opéra, et les actes héroïques de vertu qu'il
» y pratiqua, et dont j'ai moi-même été té-
» moin. Il sut si bien y recommander la piété,
» que quantité de personnes qui vivent encore
» très-saintement, sont le fruit toujours sub-

» sistant de ses prédications. Il y prêcha si
» bien la dévotion du rosaire, que l'usage de
» le réciter publiquement, s'est toujours con-
» servé depuis. »

Montfort désiroit beaucoup, avant de quitter la Normandie, voir son ancien ami, M. Blain, qui demuroit alors à Rouen : peut-être même étoit-ce là une des intentions principales de son voyage. Il y a lieu de croire que l'esprit de Dieu ménageoit cette entrevue pour consoler M. Blain qui, dans ce moment, avoit besoin de conseil, et plus encore pour lui donner le moyen de publier plus tard les secrets sentimens de son ami, comme il l'a fait dans un manuscrit que l'on conserve, et que nous avons déjà souvent cité. Cependant comme Montfort ne pouvoit disposer que de peu de temps, il écrivit à M. Blain pour lui donner rendez-vous à Caen; mais sur la réponse qu'il en reçut d'aller plutôt le trouver lui-même à Rouen, il se mit aussitôt en route pour cette ville, une chaîne autour du corps et des bracelets de fer aux bras. Il arriva si changé, si exténué, que son ami le jugea près de sa fin.

CHAPITRE SEPTIÈME.

SECONDE PARTIE DES VACANCES DE 1714, DEPUIS
L'ENTREVUE DE MONTFORT AVEC M. BLAIN A ROUEN.

Dès le premier entretien qu'il eut avec Montfort, M. Blain commença par lui décharger son cœur de tout ce qu'il avoit ouï dire contre sa conduite et ses manières. « Je lui » demandai, nous dit-il lui-même, quel étoit » son dessein, et s'il espéroit jamais trouver » des gens qui voulussent le suivre dans la » vie qu'il menoit : qu'une vie si pauvre, si » dure, si abandonnée à la Providence, étoit » pour les apôtres, pour des hommes d'une » force, d'une grâce et d'une vertu rares, » pour des hommes extraordinaires, pour lui » qui en avoit l'attrait et la grâce, mais non » pas pour le commun qui ne pouvoit atteindre » si haut; et que ce seroit témérité de le tenter : que s'il vouloit s'associer dans ses des- » seins et dans ses travaux d'autres ecclésiastiques

» tiques, il devoit ou rabattre de la rigueur
 » de sa vie, et de la sublimité de ses pratiques
 » de perfection, pour condescendre à leur
 » foiblesse et se conformer à leur genre de
 » vie ordinaire, ou les faire élever à la sienne
 » par l'infusion de sa grâce et de ses attrait
 » si parfaits.

» A quoi, pour réponse, il me montra son
 » *Nouveau Testament*, et me demanda si je
 » trouvois à redire à ce que Jésus-Christ a
 » pratiqué et enseigné, et si j'avois à lui mon-
 » trer une vie plus semblable à la sienne et à
 » celle de ses apôtres, qu'une vie pauvre,
 » mortifiée, et fondée sur l'abandon à la Pro-
 » vidence; qu'il n'avoit point d'autre vue que
 » de la suivre, et d'autre dessein que d'y per-
 » sévéral. Que si Dieu vouloit l'unir à quel-
 » ques bons ecclésiastiques dans ce genre de
 » vie, il en seroit ravi; mais que c'étoit l'af-
 » faire de Dieu et non la sienne; que pour
 » ce qui le regardoit, il n'avoit point d'autre
 » parti à prendre que celui de l'Evangile, et
 » de marcher sur les traces de Jésus-Christ et
 » de ses disciples. Que pouvez-vous dire
 » contre, ajouta-t-il; fais-je mal? Ceux qui
 » ne veulent pas me suivre vont par une autre
 » voie moins laborieuse et moins épineuse,

» et je l'approuve; car comme il y a plusieurs
 » demeures dans la maison du Père céleste, il
 » y a aussi plusieurs voies pour aller à lui.
 » Je les laisse marcher dans la leur; laissez-
 » moi marcher dans la mienne, d'autant plus
 » que vous ne pouvez lui disputer ces avan-
 » tages qu'elle est celle que Jésus-Christ a
 » enseignée par son exemple et par ses con-
 » seils; qu'elle est par conséquent la plus
 » courte, la plus sûre et la plus parfaite pour
 » aller à lui. M'ayant ainsi fermé la bouche
 » sur ce point, il ne tarda pas à me la fermer
 » sur celui qui suit: Mais où trouverez-vous,
 » lui dis-je, dans l'Evangile des preuves et
 » des exemples de vos manières singulières
 » et extraordinaires? Pourquoi n'y renoncez-
 » vous pas, ou ne demandez-vous pas à Dieu
 » la grâce de vous en défaire? Les rebuts, les
 » contradictions, les persécutions vous sui-
 » vent partout, parce que vos singularités
 » les attirent; vous feriez beaucoup plus de
 » bien, et vous trouveriez beaucoup plus d'aide
 » et de secours dans vos travaux, si vous pou-
 » vriez gagner sur vous de ne rien faire d'ex-
 » traordinaire, et de ne point fournir aux li-
 » bertins et aux mondains dans vos singulari-
 » tés, des armes contre vous, et contre le suc-

» cès de votre ministère. Alors je lui nommai
» des personnes d'une sagesse consommée :
» Voilà, dis-je, des modèles de conduite sur
» lesquels vous devriez vous mouler; ils ne
» font point parler d'eux, et vous ne feriez
» point tant parler de vous si vous les imitez.
» Il me répliqua que s'il avoit des manières
» singulières et extraordinaires, c'étoit bien
» contre son intention; que les tenant de la
» nature, il ne s'en apercevoit pas, et qu'étant
» propres pour l'humilier, elles ne lui étoient
» pas inutiles : qu'au reste, il falloit s'expli-
» quer sur ce que l'on appelle manières sin-
» gulières et extraordinaires; que si on en-
» tendoit par là des actions de zèle, de cha-
» rité, de mortification et d'autres pratiques
» de vertus héroïques et peu communes, il
» s'estimeroit heureux d'être, en ce sens,
» singulier; et que si cette sorte de singularité
» est un défaut, c'est le défaut de tous les
» saints; qu'après tout on acquéroit à peu de
» frais dans le monde le titre de singulier;
» qu'on étoit sûr de cette dénomination pour
» peu qu'on ne voulût pas ressembler à la
» multitude, ni conformer sa vie sur son goût;
» que c'étoit une nécessité d'être singulier
» dans le monde, si on veut se séparer de la

» multitude des réprouvés; que le nombre des
» élus étant petit, il falloit renoncer à y tenir
» place, ou se singulariser avec eux; c'est-à-
» dire, mener une vie fort opposée à celle de
» la multitude.

» Il m'ajouta qu'il y avoit différentes es-
» pèces de sagesse, comme il y en avoit diffé-
» rens degrés; qu'autre étoit la sagesse d'une
» personne de communauté pour se conduire,
» autre la sagesse d'un missionnaire et d'un
» homme apostolique : que la première n'a-
» voit rien à entreprendre de nouveau, rien
» qu'à se laisser conduire à la règle et aux
» usages d'une maison sainte; que les autres
» avoient à procurer la gloire de Dieu aux
» dépens de la leur, et à exécuter de nou-
» veaux desseins; qu'il ne falloit donc pas
» s'étonner si les premiers demeuroient tran-
» quilles en demeurant cachés, et s'ils ne fai-
» soient point parler d'eux, n'ayant rien de
» nouveau à entreprendre; mais que les se-
» conds ayant de continuel combats à livrer
» au monde, au diable et aux vices, avoient
» à essuyer, de leur part, de terribles persé-
» cutions; et que c'est signe qu'on ne fait pas
» grand'peur à l'enfer, quand on demeure
» ami du monde : que les personnes que je lui

» proposois comme des modèles de sagesse ;
» étoient du premier génie ; personnes qui
» demeuroient cachées dans leurs maisons ,
» et qui les gouvernoient en paix , parce
» qu'elles n'avoient rien de nouveau à établir ,
» rien qu'à suivre les pas et les usages de ceux
» qui les avoient précédés ; qu'il n'en étoit pas
» de même des missionnaires et des hommes
» apostoliques : qu'ayant toujours quelque
» chose de nouveau à entreprendre , quel-
» qu'œuvre sainte à établir , ou à défendre ,
» il étoit impossible qu'ils ne fissent parler
» d'eux , et qu'ils eussent les suffrages de tout
» le monde ; qu'enfin si on mettoit la sagesse
» à ne rien faire de nouveau pour Dieu , à ne
» rien entreprendre pour sa gloire , de peur
» de faire parler , les apôtres eussent eu tort
» de sortir de Jérusalem ; ils auroient dû se
» renfermer dans le cénacle ; saint Paul n'au-
» roit pas dû faire tant de voyages , ni saint
» Pierre tenter d'arborer la croix sur le Capi-
» tole , et de soumettre à Jésus-Christ la ville
» reine du monde ; qu'avec cette sagesse , la
» synagogue n'eût point remué , et n'eût point
» suscité de persécutions au petit troupeau du
» Sauveur ; mais qu'aussi , ce petit troupeau
» n'eût point crû en nombre , et que le monde

» seroit encore aujourd'hui ce qu'il étoit alors ,
» idolâtre , pervers , corrompu en ses mœurs
» et en ses maximes au souverain degré . Je
» lui dis encore qu'on l'accusoit de faire tout
» à sa tête , qu'il valoit bien mieux faire moins
» de bien , et le faire avec dépendance , con-
» sulter les supérieurs , et ne rien entreprendre
» sans leur ordre ou sans leur permission . Il
» convint de la maxime , en ajoutant qu'il
» croyoit la suivre en tout ce qu'il pouvoit , et
» qu'il seroit bien fâché de rien faire à sa tête ;
» mais qu'il y avoit des occasions et des ren-
» contres imprévues et subites , où il n'étoit
» pas possible de prendre les avis ou les ordres
» des supérieurs ; qu'il suffisoit , en ces cas ,
» de ne vouloir rien faire qu'on ne croie de-
» voir leur plaire , et mériter leur approba-
» tion , et être disposé à leur obéir au moindre
» signe de leur volonté . Qu'au reste , il arri-
» voit que des œuvres commencées avec le
» consentement des supérieurs , n'avoient pas
» quelquefois à la fin leur agrément ; soit parce
» qu'ils étoient prévenus par des gens mal in-
» tentionnés et indisposés par de faux rap-
» ports , soit parce qu'ils écoutoient les bruits
» du monde et le jugement de ses sages , qui ne
» sont presque jamais favorables aux œuvres

» saintes : qu'alors il n'y avoit point d'autre
» parti que de se soumettre aux ordres de la
» Providence, et recevoir de bon cœur les
» croix et les persécutions, comme la couronne
» et la récompense de ses bonnes intentions ;
» qu'enfin il étoit persuadé que l'obéissance
» étant la marque certaine de la volonté de
» Dieu, il ne falloit jamais s'en écarter ; mais
» que sa conscience ne lui faisoit point de
» reproches sur ce sujet ; et qu'il étoit en tout
» temps et en toutes rencontres dans la dispo-
» sition d'obéir et de ne rien faire qu'avec
» l'agrément des supérieurs ; mais qu'il ne
» pouvoit pas empêcher les faux rapports, les
» médisances, les calomnies, les traits d'envie
» et de jalousie que l'homme ennemi savoit
» bien faire passer jusqu'à eux pour les indis-
» poser à son égard, et mettre en leur esprit
» sa personne et ses services au décri.

» Je lui fis plusieurs autres objections que
» je croyois sans réplique ; mais il y satisfit
» avec des paroles si justes, si concises et si
» animées de l'esprit de Dieu, que je demeu-
» rois étonné qu'il me fermât la bouche sur
» tout ce que je croyois devoir la lui fermer.
» J'étois alors dans une grande perplexité par
» rapport à une cure de la ville de Rouen,

» que je ne savois si je devois accepter. M. de
» Monfort me dit en termes précis : *Vous y en-*
» *trerez, vous y aurez bien des croix, et vous*
» *la quitterez.* Ce qui est arrivé comme il me
» l'avoit prédit. C'est la seconde prédiction
» qu'il m'a faite en termes fort clairs, et en des
» choses qu'il ne pouvoit savoir que par la lu-
» mière du ciel. Dans l'entretien que nous
» eûmes ensemble, il m'avoua que Dieu le fa-
» vorisoit d'une grâce fort particulière, qui
» étoit la présence continuelle de Jésus et de
» Marie dans le fond de son ame. J'avois peine
» à comprendre une faveur si relevée ; mais je
» ne voulus pas lui en demander l'explication,
» et peut-être n'auroit-il pu me la donner lui-
» même ; car il y a dans la vie mystique des
» opérations de grâce inexplicables aux ames
» mêmes qui en sont favorisées.

» Je lui fis dire le lendemain la sainte messe
» à l'autel qu'on appelle *des Vœux*, dans la ca-
» thédrale de Rouen, dédiée en l'honneur de
» la sainte Vierge, pour contenter sa dévotion
» envers elle. Il la dit avec une piété et une
» tendresse de religion si sensible, qu'il attira
» les yeux de tout le monde, peu accoutumé à
» voir des prêtres si dévots au saint autel. Il
» alla ensuite voir une religieuse du Saint-

» Sacrement, de sa connoissance, qui le pria
» de faire une conférence à la communauté,
» et il la fit sur l'esprit de sacrifice avec l'unction qui lui étoit particulière. Le soir, je le
» fis parler dans une communauté de maitresses d'école : son discours fut sur les avantages de la virginité, matière que son grand amour pour la pureté lui rendoit agréable et délicate à traiter ; aussi le fit-il dans l'esprit et avec les termes des Ambroise et des Jérôme, qui en ont si divinement bien parlé. »

En sortant de Rouen, Montfort prit place dans un bateau appelé *la Bouille*. « C'est, dit M. Blain, une véritable arche de Noé, remplie de toutes sortes d'animaux ; il s'y trouve ordinairement près de deux cents personnes. » A peine notre missionnaire y fut-il entré, qu'il se mit à genoux, et prenant en main son grand rosaire, il exhorta ses compagnons de route à le dire avec lui. La figure de ce prêtre à genoux, et sa proposition de dire le rosaire, devint pour l'assemblée un beau sujet de rire. Le saint prêtre, toujours à genoux et en prière, laissa la compagnie se divertir à son aise, et sans doute il offroit à Dieu cette humiliation pour mériter grâce à ceux qui

» rioient à ses dépens. Quand ils eurent fini, il recommença, et leur proposa de nouveau le chapelet à dire ; les risées recommencèrent aussi, et continuèrent encore du temps ; après quoi le dévot prêtre, dont le zèle s'enflammoit par les humiliations, leur proposa, pour la troisième fois, de dire le rosaire, d'un air si animé de l'esprit de Dieu, qu'il gagna sur toute la compagnie de le dire tout entier, et d'écouter ensuite ses instructions, ce qui dura jusqu'à la descente du bateau. Ce récit m'a été fait par une personne qui étoit présente. Ceux qui savent ce que c'est que le bateau de la Bouille, et l'espèce de gens qui s'y trouvent pour l'ordinaire, admireront ce fait comme un miracle dans l'ordre de la grâce. »

Le reste du voyage de Montfort à Nantes fut tel que l'annonçoit un pareil début. S'étant arrêté un samedi dans une paroisse pour y dire la messe, le curé lui demanda en grâce de rester jusqu'au lendemain, qui étoit le vingt-unième Dimanche après la Pentecôte, pour prêcher son peuple. Le missionnaire accepta l'offre, et, le lendemain, il fit sur l'évangile du jour deux discours qui produisirent la plus vive impression dans tout l'auditoire.

Le peuple fondoit en larmes, et les prêtres qui étoient présens se demandoient les uns aux autres *quel étoit ce prêtre étranger qui venoit de prêcher avec tant d'onction, et dont toute la conduite étoit si édifiante.* Le curé fit lui-même des instances pour savoir qui il étoit; mais l'homme de Dieu ne lui donna point d'autre réponse, sinon « qu'il étoit un pauvre » prêtre qui couroit par le monde, espérant » de gagner quelque pauvre ame, par ses discours et ses travaux, avec le secours de la » grâce de son bon maître. »

Les voyages, qui sont pour tant d'autres des occasions de dissipation et de péché, n'avoient rien de ces inconvéniens pour Montfort; à peine s'ils le faisoient sortir du plus profond recueillement. Son silence étoit si continuel, que son compagnon de route étoit souvent privé plusieurs jours de suite, de la consolation de l'entretenir. Souvent il lui faisoit signe de marcher devant lui, et quand celui-ci regardoit par derrière pour voir si son maître le suivoit, il le voyoit quelquefois prosterné le visage contre terre pour adorer Dieu. Par respect pour sa présence, il marchoit presque toujours la tête découverte, et les yeux souvent fixés sur le crucifix qu'il avoit

à la main. C'est ainsi qu'il arriva dans le diocèse de Nantes. Il étoit encore à trois lieues de la ville, que son compagnon se trouva accablé de fatigue au point de ne pouvoir plus faire un pas. Ce père charitable ne voyant d'autre moyen de soulager son enfant, voulut le porter sur ses épaules; il lui fit pour cela les plus vives instances; mais, comme celui-ci ne voulut jamais le souffrir, il lui fit quitter au moins son habit, qui étoit très-lourd, prit cet habit d'une main, et de l'autre tenant le Frère sous le bras, il l'aïda de son mieux à marcher. Aux approches de la ville, le bon Frère, honteux, à cause du grand nombre de personnes qu'ils rencontroient, disoit quelquefois à son pieux conducteur : *Mais, cher Père, que dira tout ce monde ?* « Mon cher fils, répondoit Montfort, que dira notre bon Jésus, qui nous voit ? »

Arrivé à Nantes, le missionnaire se rendit, selon sa coutume, à son petit hôpital d'incurables. Il ne prit de temps pour se reposer de son long voyage que ce qu'il en fallut pour disposer toutes choses, afin de pouvoir loger convenablement dans la chapelle, attendant à l'hôpital, les figures placées d'abord au calvaire de Pontchâteau, et déposées, depuis qua-

tre ans, dans une maison de cette ville. Il partit alors de Nantes de grand matin pour aller dire la messe à Savenay, dans une maison de religieuses de Saint-François, qui se trouvoit sur sa route. Il y fut reçu comme un ange ; toutes les Sœurs voulurent recevoir sa bénédiction, et il profita de la circonstance pour leur adresser quelques paroles propres à ranimer leur ferveur. Il n'arriva à Pontchâteau qu'à l'entrée de la nuit. On voulut le détourner d'aller chez le curé de la paroisse, en l'assurant qu'il en seroit fort mal reçu ; mais il répondit qu'il regardoit toujours M. le curé comme un de ses meilleurs amis, et, en effet, il en fut parfaitement accueilli. Le lendemain, on loua deux charrettes, sur lesquelles il fit, avec de grandes peines, charger ses statues, de manière à prévenir tous les accidens de la route.

La difficulté fut bien plus grande encore pour les décharger sur les bords de la Loire, et les faire passer de là dans la barque qui devoit les transporter à Nantes. La plupart des bateliers et autres gens, témoins de cette manœuvre, refusoient d'y prendre part, et s'amusoient de l'embarras de Montfort. C'étoit, pour eux, un spectacle plaisant, que celui d'un

prêtre se jetant à corps perdu dans la boue, et travaillant comme le dernier des misérables. Au reste, la peine n'étoit rien pour l'homme de Dieu ; plein de dévouement pour la personne de Jésus crucifié, il n'est rien qu'il n'eût volontiers souffert, même pour son image. Enfin, il vint à bout de son travail ; mais on ne peut s'imaginer tout ce qu'il lui en coûta de fatigue. Tandis que la barque faisoit voile pour Nantes, il se retira dans une auberge, pour donner au Frère, qui l'accompagnait, le temps de laver ses vêtemens. Puis, les reprenant encore trempés d'eau, il se mit en route, et marcha toute la nuit, afin de se trouver à l'arrivée de la barque.

Après avoir déposé en leur lieu ses statues, Montfort voyant qu'il lui restait encore quelques jours avant l'époque fixée pour son retour à La Rochelle, se rendit aux sollicitations de M. Dorville, de Rennes, qui, depuis leur première entrevue, le pressait de revenir le voir. Le séjour que fit chez lui l'homme de Dieu, lui fut d'une grande utilité pour son avancement dans la perfection. Il prit si bien les sentimens qui caractérisoient la piété du missionnaire, qu'on le vit désormais rempli, comme lui, de cette sainte folie de la croix,

qui élève une ame au-dessus de tout respect humain, et lui fait chercher son bonheur dans les souffrances et les humiliations. Cette conformité d'attrait forma la plus étroite union entre le disciple et le maître, et lorsqu'il fallut se séparer, ce fut, pour M. Dorville, une peine très-sensible. Il accompagna Montfort assez loin hors de la ville, et, en le quittant, il ne put retenir ses larmes. L'homme de Dieu, qui s'en aperçut, en fut touché, et faisant sur lui le signe de la croix, il lui dit, par trois fois : « Monsieur, je vous souhaite bien des » croix. » Paroles prophétiques qui présageoient les malheurs qu'il eut depuis à essuyer, et dans lesquels il fit éclater ce courage héroïque qu'il avoit puisé dans les entretiens du missionnaire.

Avant de quitter Rennes, Montfort avoit, en deux occasions, montré que le présent comme l'avenir n'avoit aucun secret pour lui. Le concours des personnes qu'attiroit sa présence ne pouvoit manquer d'entraîner quelques dépenses, et madame Dorville étoit tentée de s'en plaindre un peu. Un jour que, dans un coin du jardin, elle en parloit à sa mère, le missionnaire s'approcha, et lui demanda, en riant, le sujet de sa conversation.

« Eh quoi! lui dit-elle sur le même ton, » trouvez-vous mauvais qu'une fille parle à » sa mère? — Non, certainement, répondit » l'homme de Dieu, mais ce que je désap- » prouve, c'est l'esprit d'intérêt qui vous do- » mine. » Une autre fois, le frère Nicolas, qui l'accompagnait, cédant aux instances de la domestique de la maison, lui raconta plusieurs particularités de la vie du saint missionnaire, et cela le soir après l'heure où il devoit se retirer. Le lendemain, étant allé, comme de coutume, demander la permission de communier, Montfort la lui refusa. Le Frère étoit bien certain que son maître, logé où il l'étoit, n'avoit rien pu entendre de la conversation de la veille. Quel fut son étonnement quand il lui dit : « Vous avez violé la règle » qui vous marque d'être retiré à neuf heures, » et vous avez tenu avec la domestique des » propos indiscrets à mon sujet! »

Le temps des missions rappeloit l'infatigable ouvrier dans le diocèse de La Rochelle, dont il étoit absent depuis environ trois mois. Il se hâta de s'y rendre avec l'espérance de trouver à l'ordinaire sa route semée de croix. Mais cette fois son attente fut trompée. Comme il eut à traverser plusieurs lieux où il

avoit précédemment travaillé, les peuples accouroient en foule sur son passage et s'efforçoient de lui donner de nombreuses marques de reconnaissance et de vénération. On se pressoit pour lui demander sa bénédiction, et ce concours se représentoit si souvent qu'il étoit obligé de passer outre sans s'arrêter, se contentant de leur dire : « Mes petits » enfans, mes chers enfans, je souhaite que » le Seigneur vous bénisse, et qu'il vous fasse » tous des saints. » Tous pleuroient en le voyant partir, comme s'ils eussent pressenti qu'ils ne le verroient plus. On eût dit les fidèles d'Ephèse voyant saint Paul pour la dernière fois.

CHAPITRE HUITIEME.

TRAVAUX DE MONTFORT DEPUIS LES VACANCES DE 1714,
JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DES FILLES DE LA SAGESSE A
LA ROCHELLE, EN 1715.

Un voyage de trois cents lieues, fait en trois mois environ, à pied et avec de grandes fatigues, sembloit demander au moins quel-

que repos. Mais l'homme de Dieu n'en connoissoit point d'autre que celui qu'on peut trouver à diversifier ses travaux. Son premier soin, dès son retour à La Rochelle, fut de presser les arrangemens nécessaires pour l'établissement des écoles charitables dont il a été précédemment parlé. Il avoit, comme on l'a dit, laissé des ordres en partant; mais rien à peu près ne s'étoit fait en son absence. Il est incroyable combien il se donna de mouvement pour cette bonne œuvre. Quand enfin il vit l'affaire à bon point, il s'empressa de reprendre le cours de ses missions. Son début fut à Fouras, paroisse pauvre, à quatre lieues de La Rochelle. Après y être arrivés par un temps affreux et des chemins impraticables, les ouvriers évangéliques ne purent y avoir pour se loger qu'un vieux galetas si peu propre à les garantir des rigueurs de l'hiver, qu'ils trouvoient souvent le matin leurs lits couverts de neige. Mais rien n'étoit sensible à Montfort comme le dénûment affreux où se trouvoit Dieu lui-même dans son temple : tout y manquoit. Et comment se procurer des ressources chez un peuple que l'ignorance rendoit dur et grossier, au point de laisser les missionnaires sans aucune assistance? Si du moins il avoit

été disposé à profiter de leurs instructions saintes; mais, durant quelque temps, la rosée du ciel ne tomba que sur une terre ingrate. Enfin, les prières et les austérités du saint prêtre obtinrent la conversion de ces pauvres gens, et Dieu dédommagea son serviteur par les bénédictions abondantes qu'il répandit sur ses travaux.

De Fouras, Montfort passa à l'île d'Aix, où son ministère produisit tout son effet parmi les soldats de la garnison aussi bien que parmi les habitans. Tous mettoient à se rendre aux exercices une promptitude qu'on eût admirée dans une communauté, et les soldats eux-mêmes goûtèrent si bien les exemples et les leçons du saint missionnaire, qu'il fallut leur procurer un grand nombre de disciplines et d'autres instrumens de pénitence. La traversée pour revenir à terre fut extrêmement pénible : un accident obligea de rester près d'un jour entier sur mer, avec un vent du nord très-piquant. Tandis que tout le monde descendoit dans la cale et se pressoit autour du feu, Montfort resta constamment sur le pont, priant ou chantant des cantiques. A peine eut-il mis pied à terre, qu'il s'achemina vers Saint-Laurent-de-la-Prée, et comme assez près de là se trou-

voit une autre paroisse peu populeuse, il entreprit de donner la mission dans les deux églises à la fois. Les temples et les cimetières étoient indignement profanés; un des objets du zèle de Montfort fut de remédier à ces abus. Sans parler de la rigueur de la saison et de la disette des choses les plus nécessaires, il eut à souffrir surtout de la part d'un prêtre qu'il s'étoit associé pour cette mission. Ce misérable ne cessoit de décrier l'homme de Dieu de la façon la plus affreuse. « Je fus si scandalisé de » la conduite de cet insigne calomniateur, dit » M. Des Bastières, que je crus être obligé en » conscience d'avertir M. de Montfort de ce » qu'il disoit contre lui; je fis même tous mes » efforts pour l'engager à le congédier; mais le » serviteur de Dieu, bien loin de suivre mon » avis, le combloit d'honnêtetés, lui faisoit » mille amitiés, le faisant placer à table à sa » droite, et il ne lui a jamais fait aucun reproche de ce qu'il savoit de lui. N'est-ce pas » là imiter de près la conduite que Jésus-Christ a tenue à l'égard du traître Judas? »

La grande affaire des écoles rappela alors le saint missionnaire à La Rochelle, et l'obligea d'y séjourner quelques semaines. Mais, tout en y donnant ses soins aux écoles, il ne

laissa pas de s'y occuper encore au ministère de la parole et de la direction des âmes. Il étoit continuellement entouré de personnes qui réclamoient ses avis. Pauvres et riches, grands et petits, ecclésiastiques et séculiers, tous désiroient l'entretenir, et tous en étoient reçus avec la même aménité. C'est alors que brilla sur lui, ainsi qu'autrefois sur saint Etienne, comme un reflet de la gloire du Thabor. Un jour qu'il prêchoit dans l'église des Jacobins, c'étoit le 2 février, jour de la Purification, et il parloit des grandeurs de Marie; son visage exténué par ses austérités et ses fatigues, parut tout à coup lumineux : il en sortoit comme des rayons de gloire, et sa physiologie en étoit changée au point que ses amis, ceux même qui le voyoient le plus habituellement, quoiqu'ils le regardassent de fort près et très-fixement, ne purent le reconnoître qu'à la voix. Cette merveille fit une telle impression sur les assistans, et leur inspira tant de respect pour le prédicateur, que tous, au lieu de se retirer après la grand'messe, restèrent à celle qu'il célébra lui-même à la suite.

A cette même époque, c'est-à-dire vers le commencement du Carême, Montfort donna, dans l'église des religieuses de la Providence,

une retraite publique qu'une circonstance rend à jamais mémorable. C'est là qu'en s'attachant irrévocablement un premier missionnaire, il jeta les fondemens de sa Compagnie de Marie. M. Adrien Vatel, du diocèse de Coutances, avoit eu l'avantage d'être élevé par M. Desplaces, le digne fondateur de la communauté du Saint-Esprit. Il aspirait à l'honneur de porter la foi dans les pays étrangers, et dans ce moment, il étoit à La Rochelle pour s'embarquer. Ses arrangemens avec un capitaine étoient faits. Il entra par hasard dans l'église de la Providence, au moment où Montfort montoit en chaire. Le sermon ne répondit pas à l'idée qu'il s'étoit faite du missionnaire, et il ne savoit trop qu'en penser. Tout à coup le prédicateur s'arrête : « Il y a ici, » dit-il, quelqu'un qui me résiste; je sens que » la parole de Dieu me revient; mais il ne » m'échappera pas. » M. Vatel ne put s'empêcher de s'attribuer au moins une partie de ces paroles. Le sermon fini, il fut saluer Montfort. Le missionnaire lisoit alors la lettre d'un prêtre qui s'excusoit d'aller avec lui travailler à une mission. « Bon, dit-il, en voyant entrer M. Va- » tel, un prêtre me manque de parole, en voici » un autre que le bon Dieu m'envoie. Il faut,

» lui dit-il ensuite, il faut, monsieur, que vous
 » veniez avec moi, et que nous travaillions en-
 » semble. » Celui-ci répliqua que la chose ne
 pouvoit se faire, vu qu'il étoit à la veille de
 partir pour les missions étrangères. Là-dessus
 il lui fit part des inquiétudes qu'il avoit sur la
 légitimité de ses pouvoirs pour ces pays loin-
 tains. Montfort n'hésita pas à décider, et il le
 lui prouva par de solides raisons, que sa mis-
 sion étoit insuffisante et ses pouvoirs de nul
 effet. Comme il se servoit de ce nouveau mo-
 tif pour le retenir, M. Vatel objecta de plus
 les engagemens pris avec le capitaine, qui lui
 avoit déjà avancé cent écus. « Vous voilà bien
 » en peine, repartit Montfort, M^{sr} l'évêque de
 » La Rochelle les lui rendra. » De ce pas, ils
 se rendirent ensemble chez le prélat, qui dé-
 cida la première difficulté comme l'avoit fait
 le missionnaire, et trancha la seconde en pre-
 nant dans son secrétaire les cent écus qu'avoit
 avancés le capitaine. Mais celui-ci ne se con-
 tenta pas de son argent : il se plaignit amère-
 ment qu'on lui enlevât son aumônier, et jura
 qu'il tueroit Montfort en quelque lieu qu'il le
 rencontrât. A cette nouvelle, le saint prêtre
 alla le trouver, et l'abordant avec le plus grand
 calme : *On m'a rapporté, monsieur, lui dit-il,*

*que vous vouliez m'ôter la vie : Me voici, je
 viens vous la présenter.* Il n'en fallut pas da-
 vantage pour apaiser le capitaine : ils s'em-
 brassèrent et se séparèrent très-bons amis.

Accompagné désormais de M. Vatel, Mont-
 fort ne tarda pas à reprendre le cours de ses
 missions. Il en fit d'abord une très-fructueuse
 à Taugon-la-Ronde; puis une autre non moins
 efficace, à Saint-Amand, aujourd'hui du dio-
 cèse de Poitiers. Celle-ci commença le jour
 même du vendredi-saint. Là, le missionnaire
 eut surtout besoin d'éclairer un peuple extrê-
 mement superstitieux, qui ne voyoit partout
 que sorts, maléfices et possessions, et le suc-
 cès qu'il obtint en ce genre n'est pas un des
 moindres triomphes de son ministère. Il réus-
 sit également à inspirer un dévouement géné-
 ral, et une admirable activité pour clore de
 murs le cimetière, qui, jusqu'alors, avoit été
 comme une place publique. Un jour que l'af-
 fluence étoit si grande, que l'église ne pouvoit
 à beaucoup près contenir la foule, il fit placer
 la chaire au pied d'un grand arbre, et comme
 chacun se pressoit dans la crainte de ne rien
 entendre : « Ne vous pressez point, mes chers
 » frères, leur dit-il; Dieu m'a fait la grâce de
 » posséder tout mon auditoire; tous tant que

» vous êtes vous m'entendrez bien. » En effet, plusieurs personnes, quoique placées à une distance où naturellement elles n'auroient pas dû saisir ses paroles, n'en perdirent cependant aucune.

Montfort s'étoit si peu épargné dans cette mission, qu'après l'avoir terminée, sa santé, de jour en jour plus défaillante, l'obligea d'aller passer une huitaine à la Séguinière, où les demoiselles de Beauveau le pressoient de venir se reposer. De là, après avoir fait un court séjour à Nantes pour le bien de sa maison d'incurables, il s'empressa de se rendre à Mervent, près de Fontenay-le-Comte, pour y commencer une mission. Ce qu'il y fit pour le temple matériel, peut donner une idée du changement qui s'opéra dans le temple intérieur des âmes. La charpente étoit pourrie, les murs entrouverts, les vitraux presque entièrement brisés; il n'y avoit ni décence, ni même sûreté à y célébrer l'office divin. Le missionnaire sut si bien inspirer la confiance et enflammer le zèle, que tous ses auditeurs, paroissiens et étrangers, se prêtèrent avec un empressement égal à la restauration de l'église. Tous l'aidèrent avec le même plaisir dans le dessein qu'il conçut de se bâtir un petit ermi-

tage au milieu de l'immense forêt de Vouvant, dont Mervent est environné. Sentant sa fin prochaine, il éprouvoit un besoin toujours plus pressant de se retirer, au moins de temps en temps, à l'écart, pour s'occuper de son salut, et s'unir plus étroitement à Dieu. Sur le penchant d'une montagne, au pied de laquelle serpente la Vendée, il choisit une caverne formée naturellement par un énorme rocher, et il entreprit de rendre ce lieu habitable. Chacun s'estima heureux d'y contribuer. Son dessein cependant ne fut jamais exécuté en entier. Il ne put passer que peu de jours dans cet ermitage; mais ce lieu n'a pas laissé d'être consacré dans le souvenir des peuples, comme un lieu béni du Ciel. De tous les environs, on aime encore aujourd'hui à y aller prier, et l'opinion générale est que la piété plus d'une fois y fut récompensée par des grâces miraculeuses.



CHAPITRE NEUVIÈME.

FONDATION DES ÉCOLES CHARITABLES ET ÉTABLISSEMENT
DES FILLES DE LA SAGESSE A LA ROCHELLE EN 1715.

DÉJÀ depuis long-temps, Montfort étoit vivement frappé de cette vérité, que la bonne éducation de la jeunesse est le remède le plus sûr contre le libertinage et l'irrégion. Plein de l'esprit de son divin Maître, il avoit toujours aimé tendrement les enfans ; lui-même se plaisoit à les instruire, et l'un de ses principaux soins, dans toutes les missions, étoit de pourvoir les paroisses de maîtres et de maîtresses d'école. La nécessité d'un pareil secours étoit d'autant plus grande à La Rochelle, que les enfans y étoient ou totalement abandonnés, ou confiés à des mains hérétiques. Le saint prêtre, bien qu'il prévît des difficultés sans nombre, entreprit de remédier au mal, en fondant des écoles charitables et catholiques. Il crut que celles des filles réussiroient à mer-

veille entre les mains des deux Filles de la Sagesse qu'il avoit à Poitiers, et que c'étoit là une porte ouverte par la Providence pour entrer dans l'exercice de leurs fonctions et se multiplier. Après y avoir bien pensé devant Dieu, il alla trouver M^{sr} de Champflour, et lui exposa ses idées avec la plus grande simplicité. Pour la première fois, il l'entretint de la congrégation commencée par lui, sous le nom de Filles de la Sagesse, lui raconta tout ce qui s'y rattachoit, et lui fit particulièrement connoître la sœur Marie-Louise de Jésus. Le pieux et docte prélat l'écouta avec le plus vif intérêt, et prévoyant tout le bien que pouvoit produire un tel projet, il l'engagea fortement à l'exécuter, le pressa surtout de perfectionner l'œuvre des Filles de la Sagesse, et le chargea de les inviter à venir prendre la direction de l'école des filles. Il ajouta qu'il pourvoiroit lui-même aux frais nécessaires pour l'établissement des deux écoles.

Le saint prêtre n'hésita plus, et mit la main à l'œuvre avec la plus entière confiance. Il commença par en écrire à la sœur Marie-Louise de Jésus, l'avertissant d'arranger toutes choses de manière à pouvoir quitter Poitiers dans six mois. Tout ceci se passoit au com-

mencement des vacances de 1714, temps dont il profita pour faire son voyage de Bretagne et de Normandie. On a vu qu'à son retour, il avoit mis la plus grande activité pour hâter les préparatifs matériels de l'établissement des écoles, et qu'au mois de février 1715, il avoit interrompu le cours de ses missions pour revenir à La Rochelle presser encore cette grande affaire. Les écoles des garçons furent ouvertes les premières; il y mit trois maîtres, dont un étoit prêtre et chargé spécialement du bien spirituel des enfans. Montfort régla dans le plus grand détail ce qui concernoit les maîtres et les écoliers, et il le fit avec tout le talent qu'eût pu lui donner une longue expérience en ce genre. Une rare sagesse présida à l'arrangement même de la classe. Vis-à-vis du maître étoit un banc plus élevé qu'il nomma *banc des Séraphins*; là devoient être placés les enfans qui auroient fait leur première communion, ou qui seroient plus avancés. De chaque côté quatre autres bancs, portant le nom des autres chœurs angéliques, étoient destinés au reste des enfans, rangés selon leur âge et leur capacité. Ces bancs étoient en amphithéâtre, pour que rien n'échappât à l'œil du maître. Le zélé fondateur, non con-

tent de prescrire des règles et des méthodes, alloit lui-même les expliquer et en surveiller l'exécution. Toute la ville ne tarda pas à reconnoître avec admiration le changement merveilleux que cette école avoit produit dans la foule des enfans qui la fréquentoient.

Quant à l'école des filles, la sœur Marie-Louise de Jésus, aussitôt après la réception de la lettre dont on a parlé, avoit pris ses mesures, autant qu'elle pouvoit le faire, en gardant le secret. Mais quand, au bout de quelques mois, arriva l'ordre de se tenir prête à partir au premier signal, et qu'il fallut enfin en donner connoissance, mille difficultés s'élevèrent. Un esprit moins judicieux y eût été trompé, un courage moins ferme y eût failli. Sa mère lui fit entendre la voix de la nature; les administrateurs de l'hôpital, celle de l'intérêt, et certaines personnes bien intentionnées, celle de la piété; en un mot, tout se réunit afin de retenir la sœur Marie-Louise de Jésus à Poitiers, et il fallut le doigt de Dieu pour lever les divers obstacles qui s'opposoient à ses pieux desseins. Elle partit enfin, accompagnée de son unique compagne, la sœur de la Conception. Montfort étoit occupé

à la mission de Taugon, quand les deux sœurs arrivèrent à La Rochelle. Aussitôt après cette mission, et avant de commencer celle de Saint-Amand, il s'échappa pour ainsi dire un instant, afin d'aller voir les nouvelles arrivées, dont la position réclamoit sa présence. Il leur donna rendez-vous à une maison de campagne appelée le Petit-Plessis, à un quart de lieue de La Rochelle. C'est dans cette première entrevue qu'il dit à la sœur Marie-Louise de Jésus ces belles paroles : « C'est vous, ma fille, que » Dieu a choisie pour être à la tête de cette » petite communauté, qui ne fait encore que » de naître. Dans la lettre que je vous ai écrite » en commun, je n'ai fait que vous signifier, » en vous nommant la mère supérieure, que » c'est la volonté de Dieu qui l'a voulu ainsi. » Il vous faut avoir beaucoup de fermeté; mais » la douceur doit l'emporter sur tout le reste. » Voyez, ma fille, voyez cette poule qui a sous » ses ailes ses petits poussins, avec quelle attention elle en prend soin, avec quelle bonté » elle les affectionne ! Eh bien, c'est ainsi que » vous devez faire et vous comporter avec » toutes les filles dont vous allez désormais » être la mère. » En se rendant du Petit-Plessis à La Rochelle, Montfort rappela à la

sœur ce qu'il lui avoit dit en quittant l'hôpital de Poitiers, que, quand il n'y auroit de Filles de la Sagesse que dans dix années, la volonté de Dieu seroit accomplie. « Comp- » tez, ajouta-t-il, vous verrez qu'il y a main- » tenant dix ans que je vous le disois. » Et comme la sœur ne put s'empêcher de lui faire part de ses craintes au sujet de l'hôpital de Poitiers : « Consolerez-vous, lui répliqua-t-il » sur-le-champ, tout n'est pas perdu pour l'hô- » pital de Poitiers. On vous y demandera; vous » y retournerez, et vous y demeurerez. » La pieuse fille n'avoit jamais oublié la première prédiction dont elle voyoit l'accomplissement; elle n'oublia pas non plus la seconde, et la vit pareillement s'accomplir, lorsqu'en 1748, sur la demande des administrateurs de l'hôpital de Poitiers, elle y vint établir cinq de ses Filles pour le gouverner. Montfort ne put cette fois rester que très-peu de temps à La Rochelle; mais après la mission de Mervent, il y revint passer le mois de juillet et les premières semaines d'août, et c'est alors qu'il donna la dernière perfection à l'établissement des Filles de la Sagesse. Non-seulement, comme il est rapporté dans la vie de la sœur Marie-Louise de Jésus, il s'occupa de pourvoir à leurs besoins

temporels, de perfectionner le régime de leurs écoles, d'augmenter leur nombre en leur donnant deux ou trois nouvelles compagnes; mais il s'appliqua surtout à leur bien inculquer l'esprit religieux qu'elles devoient elles-mêmes transmettre à tant d'autres. C'est pourquoi, retiré à Saint-Eloi, dans ce même ermitage où déjà il avoit composé la règle des missionnaires de la Compagnie de Marie, il mit la dernière main à la règle des Filles de la Sagesse; et, après avoir pris l'avis de la sœur Marie-Louise de Jésus, il la transcrivit de nouveau, et la lui donna en lui disant : « Recevez, ma fille, » cette règle; observez-la et la faites observer » à celles qui seront sous votre conduite. » La sœur se jeta à genoux, et la reçut comme le présent le plus précieux qu'on eût pu lui faire. Elle est en effet un chef-d'œuvre de sagesse et de piété. Plusieurs grands évêques l'ont approuvée, et un homme aussi savant que pieux ne put s'empêcher de s'écrier, en la lisant : « Quiconque gardera cette règle, sera un ange. »

Le saint fondateur, mettant à profit le peu de jours qui lui restoient à passer auprès de ses filles, les entretenoit souvent cœur ouvert des voies de la perfection et des desseins de Dieu sur elles. Dans un de ces en-

tretiens, s'arrêtant tout à coup, transporté comme hors de lui-même, et le visage tout enflammé : « Mes filles, s'écria-t-il, Dieu me » fait en ce moment connoître des choses admirables : je vois, dans les secrets divins, » une pépinière de Filles de la Sagesse. » L'événement, comme il sera dit ailleurs, a vérifié cette prédiction au-delà de toute espérance. Enfin, le jour approchoit où Montfort avoit promis d'ouvrir une mission à Fontenay-le-Comte; il fallut quitter La Rochelle, et ce fut pour la dernière fois. Depuis cette époque, il ne vit plus ses filles; mais il continua jusqu'à la fin de les diriger par ses lettres. Le 31 décembre, il leur écrivoit : « Je vous souhaite une année » pleine de combats et de victoires, de croix, » de pauvreté et de mépris. » Vers la mi-avril suivant, c'est-à-dire, dix ou douze jours seulement avant sa mort, il leur fit, de Saint-Laurent-sur-Sèvre, la réponse suivante, précieux testament, et comme le dernier souffle d'un cœur qui n'avoit jamais respiré que l'amour de la croix.

« MA TRÈS-CHÈRE FILLE EN JÉSUS-CHRIST,

» Vive Jésus ! vive sa croix !

» J'adore la conduite juste et amoureuse de

» la divine sagesse sur son petit troupeau , qui
» est logé à l'étroit chez les hommes , pour être
» logé et caché bien au large dans son divin
» cœur , qui vient d'être percé pour cet effet.
» O que ce sacré cabinet est salubre et agréa-
» ble à une ame vraiment sage ! Elle en est
» sortie avec le sang et l'eau , quand la lance
» le perça ; elle y trouve son rendez-vous as-
» suré quand elle est persécutée de ses enne-
» mis. Elle y demeure cachée avec Jésus-Christ
» en Dieu ; mais plus conquérante que les
» héros , plus couronnée que les rois , plus
» brillante que le soleil , et plus élevée que les
» cieux. Si vous êtes l'élève de la sagesse , et
» l'élue entre mille , que vos abandons , vos
» mépris , votre pauvreté et votre prétendue
» captivité vous paroîtront douces ! puis-
» qu'avec toutes les choses de prix , vous
» achetez la sagesse , la liberté , la divinité
» du cœur de Jésus crucifié.

» Si Dieu ne m'avoit pas donné des yeux
» autres que ceux que m'ont donnés mes pa-
» rens , je me plaindrois , je m'inquiéteroie avec
» les fous et les folles de ce monde corrompu ;
» mais je n'ai garde de le faire. Sachez que
» j'attends d'autres renversemens plus consi-
» dérables et plus sensibles , pour mettre notre

» foi et notre confiance à l'épreuve ; pour fon-
» der la communauté de la Sagesse , non pas
» sur le sable mouvant de l'or et de l'argent
» dont le monde se sert tous les jours pour fon-
» der et enrichir ses appartemens , non pas
» aussi sur les bras de chair d'un mortel qui
» n'est tout au plus , quelque puissant qu'il
» soit , qu'une poignée de foin , mais pour la
» fonder sur la sagesse même de la croix du
» calvaire. Elle a été teinte , cette divine et
» adorable croix , elle a été teinte et empour-
» prée du sang d'un Dieu ; choisie pour être ,
» de toutes les créatures , la seule épouse de
» son cœur , le seul objet de ses désirs , le seul
» centre de toutes ses prétentions , la seule fin
» de ses travaux , la seule arme de son bras , le
» seul sceptre de son empire , la seule cou-
» ronne de sa gloire , et la seule compagne de
» son jugement ; et cependant , ô incompré-
» hensible jugement ! cette croix a été abat-
» tue avec mépris et horreur , cachée et ou-
» bliée dans la terre , pendant quatre cents
» ans.

» Mes chères filles , appliquez ceci à l'état
» où vous vous trouvez actuellement. Je vous
» porte partout , jusqu'au saint autel. Je ne
» vous oublierai jamais , pourvu que vous

» aimiez ma chère croix, en laquelle je vous
» suis allié, tandis que vous ne ferez point
» votre propre volonté, mais la sainte volonté
» de Dieu, dans laquelle je suis tout à vous. »

CHAPITRE DIXIEME.

TRAVAUX DE MONTFORT DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES
FILLES DE LA SAGESSE A LA ROCHELLE, EN 1715,
JUSQU'A SA MORT EN 1716.

LA mission de Fontenay commença le 25 août, fête de saint Louis, patron du diocèse de La Rochelle. L'église de Saint-Jean, où elle se donnoit, n'étant pas assez grande pour contenir tous ceux qui désiroient en suivre les exercices, Montfort prit le parti de donner successivement deux missions, l'une aux femmes et l'autre aux hommes. La première fut accompagnée d'un événement qui, dans le temps, fit beaucoup de bruit. Le commandant de la garnison étant un soir allé au sermon, et s'y tenant de la façon la plus scan-

daleuse, Montfort, qui ne le connoissoit pas, et qui, lors même qu'il l'auroit connu, n'auroit pu voir une telle conduite avec indifférence, Montfort le pria de se tenir mieux ou de se retirer. L'avis fut fort mal reçu, et sur de nouvelles instances du missionnaire, l'officier s'emporta en juremens exécrables, et s'oublia jusqu'à frapper brutalement le saint prêtre, menaçant même de lui passer son épée à travers le corps. Les femmes jetèrent un cri d'épouvante; de son côté, le commandant appela ses soldats qui envahirent l'église, et on avoit lieu de craindre de plus grands excès. Cependant l'officier se retira, et prit les devans pour justifier sa conduite, en chargeant Montfort de tout le désordre; mais l'affaire, portée d'abord en cour et renvoyée de là au tribunal de l'évêque de La Rochelle, fut jugée, comme elle devoit l'être, à l'avantage du saint missionnaire.

Le seul délassement qu'il prit, après les deux missions de Fontenay, fut un petit voyage à son ermitage de Vouvant. Il revint presque aussitôt donner aux religieuses de Notre-Dame de Fontenay une retraite à laquelle se rattache un fait d'une grande importance, la vocation de M. Mulot, qui fut, après Montfort, supé-

rieur-général de la Compagnie de Marie. Quoique originaire de Fontenay, il avoit le titre de vicaire à Soullans, diocèse de Luçon; mais dans ce moment il étoit retiré à Saint-Pompain, diocèse de La Rochelle, chez son frère, curé de cette paroisse, pour essayer de rétablir une santé depuis long-temps délabrée. Ce frère l'envoya à Fontenay prier le saint missionnaire de venir exercer son zèle à Saint-Pompain. M. Mulot le trouva occupé à la retraite des religieuses de Notre-Dame, et lui fit sa proposition; mais Montfort s'excusa sur ce qu'il avoit plusieurs autres engagemens. Cependant, comme M. Mulot insistoit : « Eh » bien, lui dit-il, promettez-vous de travailler » avec moi le reste de vos jours, et de venir » faire votre coup d'essai à la mission que je » vais donner à Vouvant? Si vous y consentez, » je consens moi-même à aller ensuite à Saint- » Pompain, et non autrement. » M. Mulot répondit qu'il se tiendrait heureux de le suivre dans ses travaux, mais que la foiblesse de sa santé rendoit la chose absolument impossible. « Ne craignez point, ajouta l'homme de Dieu, » vos maux s'évanouiront, dès que vous com- » mencerez à travailler au salut des âmes. » M. Mulot se sentit comme inspiré d'obéir, et

plein de confiance en la parole de Montfort, il se mit en devoir de l'accompagner à Vouvant. Ses forces en effet s'augmentèrent tellement, lorsqu'il se fut mis à l'œuvre, qu'il put le suivre et travailler avec lui jusqu'à sa mort.

Après la mission de Vouvant, dont le fruit principal fut pour l'homme apostolique une moisson abondante de persécutions et de croix, il alla commencer, vers la mi-décembre, celle de Saint-Pompain, qui offrit à son zèle plus de consolations. Elle débuta par la réconciliation publique de certaines personnes des plus marquantes dans la paroisse. Tout le monde la désiroit; mais après avoir vu échouer dans cette entreprise l'évêque lui-même, personne n'osoit plus l'espérer. Ce premier succès en entraîna bien d'autres, toute la paroisse s'ébranla, le curé même, dont la conduite, quoique régulière, laissoit pourtant à désirer, se convertit de la manière la plus édifiante. Nous aurons occasion de rapporter ailleurs comment se fit cette conversion.

La clôture de la mission de Saint-Pompain, fut le commencement de celle de Villiers-en-Plaine. Cette nouvelle paroisse est à une lieue de Saint-Pompain. Montfort, pour

marquer le respect qu'on doit à la parole de Dieu, s'y rendit en procession, portant solennellement, sous un dais, un riche exemplaire de la sainte Bible. A la plantation de la croix, qui se fit à l'époque des Quarante-Heures, un monsieur et une dame, étrangers à la paroisse, et qui se ressentoient, sans doute, de la dissipation du carnaval, eurent l'insolence impie d'interrompre le missionnaire au milieu de son discours pour lui dire les injures les plus atroces. Montfort les écouta la tête découverte, les mains jointes, avec une modestie dont tout l'auditoire étoit stupéfait, et quand ils eurent cessé de parler, il descendit, se mit à genoux, et demanda hautement pardon à ces insolens de ce qu'il avoit pu dire ou faire qui les eût portés à offenser Dieu de cette manière. Mais cette conduite du missionnaire les couvrit l'un et l'autre de tant de honte, qu'ils se retirèrent sans dire mot.

« Quelques jours après, dit M^{me} d'Orion, » épouse du seigneur de Villiers, M. de Montfort se trouvoit au château; s'étant détaché » de la compagnie, qui étoit rassemblée dans » une des cours, il venoit de se retirer dans le » jardin, quand un domestique en entr'ouvrit » la porte et la referma aussitôt. Un moment

» après, il l'ouvrit encore, parut considérer » quelque chose avec attention, et l'ayant ensuite refermée, se retira dans l'écurie. Je l'avois observé, et l'air d'étonnement qui paraissait sur le visage de cet homme m'avoit frappée. Lorsque la compagnie se fut retirée, et que M. de Montfort lui-même fut sorti du jardin, je fus à cet homme; je le trouvai assis sur un coffre, les bras croisés, et comme n'en pouvant plus. Il me dit qu'il avoit une grande peur; qu'il avoit vu M. de Montfort à genoux, les bras en croix, dans l'allée de charmille qui faisoit face à la porte du jardin, et qu'il s'en falloît plus de deux pieds qu'il ne touchât la terre; qu'il ne pouvoit pas comprendre qu'un homme fût à genoux, et qu'il ne touchât pas la terre; qu'il avoit cru s'être trompé la première fois, mais qu'il avoit regardé à deux fois, et qu'il étoit bien sûr de ce qu'il disoit, parce qu'il l'avoit vu la seconde fois comme la première. » Cette même dame, qui avoit été une des conquêtes de la mission, nous assure encore, qu'en la quittant, le saint missionnaire répondit à une recommandation qu'elle lui faisoit : « Vive Dieu ! madame, je le demanderai à Dieu avec tant de veilles, de jeûnes

» et de prières, qu'il me l'accordera, et je
» mourrai avant que l'année soit finie. Sou-
» venez-vous de ce que je vous promets. » On
étoit alors à la fin de janvier 1716.

Qu'il jugeât de la proximité de sa mort par l'affoiblissement de ses forces, ou par la connoissance surnaturelle qu'il en avoit, toujours est-il qu'il s'occupoit alors plus que jamais de s'assurer des successeurs. Il écrivit, dans ce but, au séminaire du Saint-Esprit, à Paris. Mais persuadé qu'une affaire de cette nature ne peut réussir sans l'entremise de la reine du ciel, c'est vers elle surtout qu'il se tourna. En conséquence, il résolut d'aller en pèlerinage à Notre-Dame des Ardilliers, de Saumur, et il engagea plusieurs personnes à faire aussi ce voyage, dans les mêmes intentions. Trente-trois hommes de Saint-Pompain, dont il avoit formé une confrérie de Pénitens, s'offrirent à lui pour cette bonne œuvre, et il les accepta. Il voulut même qu'ils partissent les premiers, se réservant de faire ce voyage à part, après s'y être préparé par la retraite, le jeûne et la prière. Mais, afin que ce pèlerinage pieux ne dégénérait point en un voyage d'amusement et de dissipation, il prit la sage précaution de mettre à la tête des pèlerins les

deux premiers prêtres de sa Compagnie de Marie, MM. Vatel et Mulot. Ils devoient veiller à ce que tout se fit avec le plus d'édification possible. Il leur donna de plus par écrit un règlement que nous citerons ici volontiers. Quoiqu'il soit fait pour des temps meilleurs que les nôtres, il peut être utile aux personnes qui voudroient faire de semblables pèlerinages, et il fournit un exemple de la sagesse de Montfort dans beaucoup d'autres réglemens de ce genre. Le voici :

« Le saint pèlerinage de Notre-Dame de
» Saumur, fait par les pénitens pour obtenir
» de Dieu de bons missionnaires.

» 1^o Vous n'aurez point d'autre vue dans ce
» pèlerinage, que d'obtenir de Dieu, par l'in-
» tercession de la sainte Vierge, de bons mis-
» sionnaires qui marchent sur les traces des
» Apôtres, par un entier abandon à la divine
» Providence, et par la pratique de toutes
» sortes de vertus, sous la protection de la
» sainte Vierge, et qui soient doués de sagesse
» pour connoître, goûter et pratiquer la vertu,
» et la faire goûter et pratiquer aux autres.

» 2^o Vous ne vous distinguerez point des
» autres par votre habillement, mais par une
» grande modestie, un silence religieux, et

» une prière continuelle pendant tout le cours
» du voyage. Vous pourrez cependant, sans
» trop de singularité, avoir un chapelet à la
» main et un crucifix sur la poitrine, pour
» marquer que ce n'est pas un voyage que
» vous faites, mais un pèlerinage.

» 3° En passant par les villages et par les
» bourgs, vous irez deux à deux, pour plus
» grande édification. Dans la campagne, vous
» marcherez tous ensemble et vous ne vous
» séparerez point, sinon par obéissance et né-
» cessité. Si quelqu'un, par lassitude ou par
» quelque autre raison, demeure en arrière,
» les autres, par charité, l'attendront, ou
» même, s'il est nécessaire, le feront monter
» à cheval; s'entr'aidant les uns les autres;
» comme les membres d'un même corps.

» 4° Pendant la marche, ils chanteront des
» cantiques, ou réciteront le saint rosaire, ou
» prieront intérieurement en silence. Ils ne
» parleront ensemble qu'une heure le matin,
» sur les dix heures, et une heure le soir,
» entre une et deux.

» 5° Voici l'ordre des actions de la journée :
» Premièrement, ils coucheront tous, s'il est
» possible, dans la même auberge; les plus
» pénitens dans le foin et la paille, et les plus

» foibles dans les lits, toujours en silence et
» avec beaucoup de modestie, après avoir fait
» la prière du soir en commun. Deuxième-
» ment, ils se lèveront à la pointe du jour, au
» premier signal que leur en donnera le su-
» périeur, et réciteront ensemble une courte
» prière, savoir : un *Pater*, un *Ave*, un *Credo*,
» avec les Commandemens de Dieu et de l'E-
» glise. Troisièmement, s'il y a une église
» dans le lieu où ils auront couché, et qu'il ne
» faille pas se détourner beaucoup pour y al-
» ler, ils iront y adorer à la porte le saint Sa-
» crement, en chantant en son honneur le *Tan-*
» *tum ergò* avec l'oraison. Quatrièmement, en
» se mettant en chemin, ils chanteront d'abord
» ou réciteront la petite couronne de la sainte
» Vierge; ensuite ils garderont le silence pen-
» dant une demi-heure, pour méditer sur la
» mort et la passion de Jésus-Christ. Cin-
» quièmement, après la méditation, ils récite-
» ront à deux chœurs le premier chapelet, et
» pour le faire mieux, ils tâcheront de se
» mettre deux à deux, ou quatre à quatre, si le
» temps et le chemin le permettent. Sixième-
» ment, après la récitation du chapelet, ils
» chanteront des cantiques pendant une heure
» ou environ. Septièmement, au signal qu'ils

» recevront du supérieur, ils s'entretiendront
 » de bonnes choses, jusqu'à la dinée, et lors-
 » qu'ils entreront dans le bourg ou village, ils
 » chanteront des cantiques. Huitièmement, si,
 » dans le lieu de la dinée, il se trouve une église
 » où repose le saint Sacrement, ils iront le visi-
 » ter, avant d'aller à l'auberge. A l'auberge, ils
 » monteront tous, s'il se peut, dans une cham-
 » bre haute, ou bien se tiendront ensemble
 » dans la même salle basse. Là, s'étant mis à
 » genoux, ils chanteront : *O saint Esprit, don-
 nez-nous vos lumières*, et réciteront un *Ave
 Maria*, puis s'asseyeront. Neuvièmement, un
 » de la compagnie, après avoir dit tout haut le
 » *Benedicite*, leur fera une petite lecture qu'ils
 » écouteront en mangeant et sans causer.
 » Après la lecture, ils pourront parler le reste
 » du repas, et ils le finiront au signal du su-
 » périeur, auquel ils obéiront pour l'honneur
 » de Jésus-Christ. Dixièmement, avant de sor-
 » tir de l'auberge, ils chanteront, *Mère de
 Dieu, vous êtes notre mère, etc.* avec cet
 » autre cantique : *Daignez rendre, Seigneur,
 à tous nos bienfaiteurs, etc.* Ensuite ils réci-
 » teront un *Ave*. Onzièmement, pendant quel-
 » que temps après le diné, ils se récréeront
 » saintement en marchant. La récréation finie,

» ils réciteront à deux chœurs le second cha-
 » pelet, chanteront ensuite des cantiques pen-
 » dant une heure, garderont le silence pen-
 » dant une demi-heure, et puis parleront de
 » bonnes choses, jusqu'à ce qu'ils soient arri-
 » vés au lieu de la couchée. Douzièmement,
 » lorsqu'ils y seront arrivés, pendant que ce-
 » lui de la compagnie qui sera député pour
 » cela, fera préparer le repas, ils réciteront à
 » deux chœurs le troisième chapelet, pour
 » l'édification de ceux qui les verront et les
 » entendront; enfin, ils collationneront, et se
 » retireront ensuite, comme il a été dit ci-
 » dessus.

» 6° Ils tâcheront de jeûner tous les jours de
 » leur marche, à moins que la maladie surve-
 » nant ne les en empêche.

» 7° Ils ne s'écarteront point de la troupe,
 » et n'entreprendront rien d'extraordinaire
 » sans la permission et l'agrément de celui
 » qu'ils ont choisi pour le chef et le supérieur
 » de leur pèlerinage, afin que l'obéissance le
 » sanctifie, plus encore que la pénitence.

» 8° Un quart-d'heure avant d'entrer dans
 » la ville de Saumur, ils pourront se déchaus-
 » ser, et entrer ainsi deux à deux, en chantant
 » des cantiques, dans la chapelle de la sainte

» Vierge. S'ils y arrivent le matin, ils cessent de chanter à la porte de la chapelle, et quand les messes seront finies, si c'est le matin, ou lorsqu'on ne chantera pas d'office, si c'est le soir, le supérieur ira demander au sacristain permission de réciter le chapelet devant l'image de la sainte Vierge, et de chanter quelques cantiques. Si cette permission leur est refusée, ils se tiendront contents et prieront Dieu en silence dans ladite chapelle, jusqu'au signal du supérieur. Aucun ne sortira que par nécessité et par sa permission, afin de combattre et de vaincre tous ensemble les ennemis de Dieu, le monde, le diable et la chair, qui ne manqueront pas de se réunir pour séparer et renverser quelqu'un de leur compagnie.

» 9° Ils se confesseront tous et communieront au moins une fois, et tous ensemble, à la chapelle de Notre-Dame, sur les dix heures, le lendemain de leur arrivée. Ils demeureront le reste du jour à Saumur, non pas pour voir la ville, comme font les curieux, mais pour remercier et prier Dieu, comme de bons pénitents.

» 10° Ils partiront le lendemain de leur communion, après avoir entendu la messe,

» à laquelle ils pourront encore communier, s'ils n'ont pas fait de péché considérable depuis leur dernière communion, et s'ils ont été fidèles à obéir à cette règle et au supérieur.

» 11° On leur permet d'aller une fois, au signal du supérieur, chez les marchands de chapelets, pour acheter quelque chose. Ensuite ils reviendront à leur auberge, sans aller ailleurs.

» 12° Le lendemain de leur communion, après avoir entendu la messe, et fait une demi-heure de prière, ils sortiront de la ville de Saumur, deux à deux, et en chantant des cantiques, sans se mettre en peine des railleries des libertins, auxquelles ils ne répondront que par leur modestie, leur silence et leurs chants de joie divine.

» 13° S'ils font ce voyage de cette manière, je suis persuadé qu'ils seront un spectacle digne de Dieu, des anges et des hommes, et qu'ils obtiendront de Dieu, par sa sainte Mère, de grandes grâces, non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour toute l'Eglise de Dieu.

» 14° Il est à propos qu'ils ne parlent point des missionnaires qui leur ont donné ces ré-

» glemens. On leur demande là-dessus le secret, afin que Dieu seul en soit glorifié, » puisque lui seul a été l'auteur de ce dessein, » et que lui seul en sera la récompense.

» 15° Quand ils seront de retour, ils viendront rendre compte de toutes les croix qu'ils auront portées, et des principales choses qui leur seront arrivées, afin qu'on dise pour eux une messe solennelle d'actions de grâces. »

Ce règlement fut fidèlement observé. Les trente-trois pénitens, ainsi que les deux missionnaires, firent le voyage à pieds, et souvent les pieds nus. Sur toute la route ils furent un sujet d'édification. Les peuples accouroient saisis d'admiration pour les voir passer, et la troupe sainte ne revint point sans avoir attiré sur elle-même et sur le projet de Montfort les bénédictions les plus abondantes.

Durant l'absence des pénitens de Saint-Pompain, qui fut de sept jours, Montfort s'étoit préparé par la retraite à faire lui-même ce pèlerinage. Aussitôt leur retour, il partit accompagné de quelques frères, et avec la ferveur d'un homme qui se sentant près de mourir, désiroit auparavant obtenir du Ciel une grâce insigne. Arrivé à Saumur, dans la chapelle et comme en la présence de cette

Reine du Ciel que, dès son enfance, il avoit aimée et qu'il avoit prêchée toute sa vie, il se sentit pénétré pour elle d'un respect tout nouveau, et lui recommanda, avec la confiance la plus vive, et lui-même et ses deux sociétés. Il s'arracha bientôt à ce séjour cher à son cœur, pour aller donner la mission à Saint-Laurent-sur-Sèvre, et y arriva le 1^{er} avril 1716. Il y choisit pour demeure un petit galetas où, pour tout lit, il avoit un peu de paille, et pour tout meuble, ses instrumens de pénitence. M. Mulot vint l'y joindre; mais M. Vatel fut obligé de rester à Saint-Pompain, pour s'y remettre un peu de ses fatigues. La mission de Saint-Laurent commença dès le dimanche suivant. A la procession qui se fit dans l'église avant la messe, Montfort voulut porter lui-même la croix, et il étoit aisé de voir à l'air dont il le fit, combien il s'estimoit heureux de pouvoir donner à la croix cette preuve de son respect et de son amour.

Vers le milieu de la mission, il apprit que l'évêque de La Rochelle devoit prochainement venir visiter la paroisse. Sa vénération pour tous les évêques, et son affection particulière pour M^{sr} de Champflour, lui firent

désirer de préparer au saint prélat une réception digne de lui. Il se donna pour cela tant de soins et de peines, que sa santé, déjà délabrée, ne put y tenir : il fut attaqué d'une fausse pleurésie. Le mal étoit si violent, le jour de la fête, qu'il ne put se trouver avec le prélat au dîner du curé. Cependant il devoit prêcher dans l'après-midi, et craignant que son silence en cette occasion ne nuisît au succès de son ministère, il crut devoir faire un dernier effort. Quand il monta en chaire, il étoit si défait, que tout le monde en eut compassion ; on ne pensoit pas qu'il pût aller jusqu'au bout. Il prit pour sujet de son discours la douceur de Jésus. On eût dit le Sauveur lui-même faisant au sortir de la Cène ses derniers adieux aux Apôtres. Sa voix s'étant animée dans l'action, il traita ce sujet d'une manière si touchante, il peignit surtout en termes si tendres la douceur de Jésus envers Judas, qu'il n'y eut personne dans l'auditoire qui ne fondit en larmes. Au sortir de chaire, le prédicateur fut obligé de se mettre au lit. On lui donna les remèdes qu'on crut nécessaires : tout fut inutile, la maladie étoit mortelle, et lui-même étoit mûr pour le Ciel. Il étoit, comme à son ordinaire, sur de la paille ; mais son mal empirant chaque

jour, il consentit par obéissance à prendre un matelas, et ce fut en cet état qu'il reçut avec de grands sentimens de piété, les derniers sacremens de l'Eglise.

M. Mulot lui ayant témoigné, les larmes aux yeux, la perte que les missions alloient faire par sa mort : « Ayez confiance, mon fils, » lui dit-il en lui serrant la main, ayez confiance ; je prierai Dieu pour vous, je prierai Dieu pour vous. » Ces paroles, au témoignage de M. Mulot, opérèrent un vrai miracle. C'est ainsi qu'il appelloit le changement qui se fit en lui, peu de temps après, et qui le rendit capable de supporter, pendant bien des années, toutes les fatigues du ministère apostolique.

Le 27 avril, le malade sentant sa fin approcher, fit son testament, que voici dans toute sa simplicité :

« Je soussigné, le plus grand des pécheurs, » veux que mon corps soit mis dans le cimetière et mon cœur sous le marchepied de » l'autel de la sainte Vierge.

» Je mets entre les mains de M^{sr} l'évêque » de La Rochelle et de M. Mulot, mes petits » meubles et livres de mission, afin qu'ils les » conservent pour l'usage de mes quatre frères,

» unis avec moi dans l'obéissance et la pauvreté, savoir, frère Nicolas, de Poitiers; frère Philippe, de Nantes; frère Louis, de La Rochelle, et frère Gabriel, qui est avec moi, tandis qu'ils persévéreront à renouveler leurs vœux tous les ans; aussi pour l'usage de ceux que la divine Providence appellera à la même communauté du Saint-Esprit. Je donne toutes mes figures du calvaire avec la croix, à la maison des sœurs des Incurables de Nantes. Je n'ai point d'argent à moi en particulier; mais il y a 135 livres qui appartiennent à Nicolas, de Poitiers. M. Mulot donnera 10 écus de la boutique à Jacques, 10 autres à Jean, et 10 écus de même à Mathurin, s'ils s'en veulent aller, et ne pas faire vœu de pauvreté et d'obéissance. S'il y a quelque chose de reste dans la boutique, M. Mulot en usera en bon père, à l'usage des Frères et à son propre usage. Comme la maison de La Rochelle retournera à ses héritiers naturels, il ne restera plus pour la communauté du Saint-Esprit, que la maison de Vouvant, donnée par contrat par M. de la Brulerie, dont M. Mulot accomplira les conditions; les deux boisselées de terre données par

» madame la lieutenant de Vouvant, et une petite maison donnée par une bonne femme, à condition que s'il n'y a pas moyen d'y bâtir, on y entretiendra les Frères de la communauté du Saint-Esprit, pour faire l'école charitable. Je donne trois de mes étendards à Notre-Dame-de-Sainte-Patience, à la Séguinière; les quatre autres à Notre-Dame-de-la-Victoire, à la Garnache; et à chaque paroisse de l'Aunis où le rosaire persévérera, une des bannières du saint rosaire. Je donne à M. Bonny les six tomes de *Sermons de la Volpilière*, et à M. Clisson les quatre tomes des *Catéchismes des Peuples de la Campagne*. S'il en est dû quelque chose à l'imprimeur, on le paiera de la boutique; s'il y a du reste, il faudra rendre à M. Vatel ce qui lui appartient, si monseigneur le juge à propos. Voilà mes dernières volontés, que M. Mulot fera exécuter avec un entier pouvoir que je lui donne de disposer comme bon lui semblera, en faveur de la communauté du Saint-Esprit, des chasubles, calices et ornemens d'église et de mission.

» Fait à la mission de Saint-Laurent-sur-Sèvre, le 27 avril 1716. »

Après ces dernières dispositions, le saint prêtre ne pensa plus qu'à la mort. Il demanda qu'on lui laissât au cou, aux bras et aux pieds, les chainettes qu'il y portoit, voulant mourir comme il avoit vécu, esclave de Jésus en Marie. De sa main droite, il prit le crucifix auquel le Pape avoit attaché l'indulgence plénière, et de la gauche la petite statue de la sainte Vierge, qu'il portoit toujours avec lui. Ses yeux étoient constamment sur ces images, et il les baisoit tour à tour, en invoquant les noms de Jésus et de Marie. Cependant un grand nombre de personnes s'étoient assemblées à la porte de sa chambre, et demandoient à le voir une dernière fois. Le missionnaire voulut qu'on laissât entrer. Tous se mirent à genoux, en poussant des gémissemens, et lui demandèrent sa bénédiction. L'homme de Dieu s'en défendit, alléguant qu'il étoit un trop grand pécheur. Mais M. Mulot lui ayant dit de les bénir avec son crucifix, afin que ce fût Jésus-Christ, et non pas lui, qui les bénit, il consentit à le faire de cette manière. Sa chambre étoit trop petite pour contenir tous ceux qui désiroient avoir le même avantage; il fallut, pour satisfaire leurs desirs, qu'elle se vidât, et se remplit successivement jusqu'à trois fois. A

la vue de ce peuple qui fondoit en larmes, le saint missionnaire ranimant toutes ses forces pour lui inspirer les sentimens dont il étoit lui-même pénétré, chanta le couplet suivant d'un de ses cantiques :

Allons, mes chers amis,
Allons en Paradis;
Quoi qu'on gagne en ces lieux;
Le Paradis vaut mieux.

Un moment après, il tomba dans une espèce d'assoupissement; puis, s'étant réveillé tout tremblant, il dit à haute voix : « C'est en vain que tu m'attaques; je suis entre Jésus » et Marie.... *Deo gratias et Mariæ*. Je suis » au bout de ma carrière. C'en est fait, je ne » pécherai plus. » Et il expira doucement, sur les huit heures du soir, un mardi vingt-huit avril 1716, à l'âge de quarante-trois ans deux mois et vingt-huit jours.

